

s'adaptent mieux que les hommes aux fatales alternatives de l'existence et se contentent du mince bonheur qu'elles savent en tirer.

\*  
\* \*

Ce qui le préoccupe, c'est l'humanité la plus dédaignée généralement : les mendiants, les paysans, les gueux, les prisonniers...

Les actions des hommes sont ce que les circonstances et le milieu les font. L'âme humaine, si elle est belle de nature, reste belle à travers la dégradation que lui fait subir la vie. Cette idée, chère à Korolenko, apparaît dans l'étude qu'il fait des mendiants.

Il en est qui restent fiers en dépit de tout, capables de douceur et de tendresse, de sentiments délicats. Tel ce Tibourtzy, ce misérable qui vit avec ses deux enfants dans un souterrain et qui, pour leur donner du pain, fait le clown, mendie et parfois vole. Il n'est pas sot, et il n'est pas vil. Certes, il ne volerait pas chez un pauvre homme, mais il n'éprouve point de remords à dérober chez un prêtre un peu de viande pour sa petite fille qui a faim. Même il plaisante sur son larcin : « Le prêtre avait un ventre comme une tonne, et il est malsain pour lui de trop manger. Tandis que nous, ici, nous souffrons plutôt d'une excessive maigreur : un petit extra ne peut nous faire de mal... » Il a pour sa fillette une tendresse infinie. Il la voit dépérir dans le souterrain, devenir diaphane et triste, et il est impuissant à la sauver. Il épilogue sur l'injustice de la vie. Il dit à un petit riche qui est, par hasard, le camarade de son fils : « Souviens-toi, s'il t'arrive plus tard d'être juge comme ton père et d'avoir à juger Valek,



qu'au temps où vous étiez tous deux des imbéciles et jouiez ensemble, la route était plane devant toi et que tu y trottais bien nourri et bien vêtu, tandis que lui rôdait à l'aventure, déguenillé et le ventre vide. » Quand le petit riche est grondé, un jour, pour avoir apporté une poupée à la petite mendicante, Tibourtzy vient loyalement le disculper, et son accent sincère est persuasif.

Le paysan russe est aumônier de nature et par tradition. Il a même un certain amour des pauvres ; il ne les méprise pas, sachant qu'on ne choisit pas de gaieté de cœur cet état. Pendant les famines, les aumônes des paysans sont très nombreuses. C'est la preuve d'une indigence absolue, quand, à la prière d'un malheureux qui veut mendier sous une fenêtre au nom du Christ, on répond : « Dieu te donnera » ; les habitants de cette isba se préparent eux-mêmes à mendier sur la route.

\*  
\* \*

Korolenko n'a pas vu les paysans comme les a vus Tchékhouv. Certes, il les trouve ignorants et grossiers, mais il reconnaît en eux une énergie puissante, capable de lutter et d'agir dans les conditions les plus difficiles. Il ne dissimule aucun des vices, aucune des tares de la campagne russe. Mais il met en évidence une qualité qui relève le paysan : la dignité quand même, une sorte de paradoxal et bel orgueil qui le sauve de l'abjection. Ce trait, Korolenko l'a remarqué dans les circonstances les plus tragiques, alors que la misère sévissait et corrompait tout, pendant une terrible année de disette.

Les secours que l'on organisait en faveur des affamés



étaient insignifiants. « Mais la faute la plus grave de ceux qui, l'année de disette, secoururent le peuple, c'est qu'ils n'eurent point égard à la dignité du paysan. Faute inévitable et désolante. »

La dignité du paysan est manifeste, bien que sans ostentation. Certains, en qui le souvenir d'une vie stricte, pénible mais indépendante, était vivant encore, ne purent se résoudre à accepter des aumônes. « Nous n'irons pas aux distributions de vivres, disaient-ils, nous mourrons chez nous, mais nous n'irons pas. » Si l'orgueil s'émoissait, dans les villages trop durement et trop fréquemment éprouvés, du moins, contre cette déchéance finale, on avait longtemps lutté.

Le travail de la terre, si âpre qu'il soit, est pour le paysan une nécessité bénie, une consécration sociale. Le plus pauvre laboureur, que son costume ne distingue qu'à peine du mendiant, ne consent qu'à la dernière limite de la misère à ne plus se croire un travailleur libre. Quand tout le bétail est vendu, quand il ne reste plus dans l'isba la moindre croûte de mauvais pain noir, il se décide à laisser mendier les petits et les femmes. S'il mendie lui-même, c'est qu'il n'a plus autre chose à faire. Mais alors il n'éprouve aucun scrupule à demander « au nom du Christ » le morceau de pain nécessaire. Un infirme, dont le fils est mort laissant une fillette de quelques années, raconte à Korolenko son chagrin, son dénuement. « Que deviendras-tu quand tu seras vieux ? » lui demande Korolenko... Les yeux du paysan s'éclaircissent : « Quand je serai vieux, quand j'aurai marié ma petite fille, je pourrai mendier au nom du Christ. Alors, tu penses bien, chacun donnera au vieillard... Maintenant, j'ai honte. Pourvu que je me tire d'affaire encore une quinzaine d'années!... »



Et il semblait envisager d'avance avec sérénité « la vie au nom du Christ », qui serait son droit reconnu.

Un admirable type de paysan russe, c'est ce Timokha, rabougri et laid, à la face terreuse et aux yeux déteints, avec son indomptable endurance, que rien n'abat, sur qui la destinée n'a pas de prise. Il s'est laissé condamner à la Sibérie pour le crime d'un autre : le *mir* l'a désigné pour subir le châtement parce qu'il était veuf et seul au monde. Timokha ne s'est pas révolté, ni lamenté; il a trouvé cette décision toute naturelle.

En Sibérie, parmi les Iakouts, il a reçu un lot de terre. Puis il se procure un compagnon, muni de quelque argent.

Timokha s'offre pour labourer la terre; il obtient que le compagnon aille à trois cents verstes de là lui acheter une charrue. Le travail est dur. Le cheval, à demi sauvage, s'impatiente d'être attelé et tire si capricieusement que Timokha en a les bras rompus. En dépit de tout, Timokha réussit à labourer une bande de terrain, et son cœur se réjouit. Mais voici que les Iakouts, qui n'ont jamais vu de telles choses, en prennent ombrage. Ils font venir Timokha dans leur village; ils lui expliquent que la besogne à laquelle il se livre est impie : la terre produit de l'herbe qu'il est permis de faucher pour nourrir le bétail, mais on n'a pas le droit de mutiler la terre; « autant vaudrait mettre dans l'intérieur du corps la peau d'un homme, et les veines à l'extérieur ». Ils lui intiment de renoncer à cette entreprise sacrilège. Timokha ne se laisse pas convaincre. Il discute comme il peut, joue des poings, et s'obstine. Mais, le lendemain, quand il arrive pour continuer son labour, il ne reconnaît plus son champ : toute trace de son travail a disparu. Les Iakouts sont venus, de nuit,



et ils ont retourné chaque motte de terre, de telle façon que l'herbe fût en haut et la terre noire en bas, ainsi qu'il convenait... Timokha doit déménager, mais il ne renonce pas à sa résolution. Il s'y acharne et réussit enfin à se faire, dans un autre endroit sauvage de la Sibérie, un champ et un potager; et il est heureux. Il l'est même complètement. Il a rencontré une Petite-Russienne, Maroussia, qui, elle aussi, à travers les bourrasques terribles de la vie, s'efforce de refaire son existence de paysanne. Cette femme est d'une extraordinaire vaillance. Elle s'est sauvée de prison, elle s'est établie avec un ami jeune et séduisant, qu'elle veut astreindre à la vie réglée, à la vie paysanne, la seule qui soit honorable à ses yeux. Mais ce garçon ne rêve qu'aventure. Et alors elle épouse Timokha, « semblable à un vieux tronc couvert de mousse ». Son ménage prospère; elle s'est constitué, en cet exil lointain, son foyer de Petite-Russienne; son mari admire son entente des affaires, et, quand il est ivre, la bat, comme eût fait, en Petite-Russie, le mari qu'elle y aurait trouvé.

\*  
\* \*

Cet amour de la vie stable et organisée caractérise le paysan. Mais il y a, par la campagne russe, d'autres gens qui, ceux-là, n'ont leur « chez soi » nulle part. En quelque lieu qu'ils s'installent, la monotonie du paysage les oppresse. Ils ont l'instinct du vagabondage. La passion de la liberté se manifeste en eux par un impérieux besoin de changer sans cesse de place et d'occupation, de s'exposer à des risques nouveaux.

En Sibérie, tout prend des proportions immenses :  
« Dans l'air craintif et froid, le moindre craquement



de la glace semble un coup de fusil, la chute d'une pierre fait le fracas d'une avalanche, une chanson devient hyperbolique, gigantesque dans les imaginations. »

Comme les distances y sont énormes et les dangers perpétuels, l'intrépidité du vagabond y est sans limites. Vassili, dans *Sakhalinetz*, est un gars de trente ans, ancien forçat, qui s'est évadé de l'île de Sakhaline, puis, comme Timokha, s'est établi chez les Iakouts. Il a une vache, un taureau, un cheval. On le respecte, et il constate que travailler vaut mieux que voler et piller... Pourtant, son visage a d'étranges expressions. La tranquillité lui pèse, quelque chose de violent germe en lui, qu'il ne contient qu'à force de volonté. Ce qu'il lui faut, c'est la vraie liberté, l'essor de toute sa nature large et indomptée. Après toutes les péripéties de son existence, la faim, le froid, le brigandage, il devrait se réjouir d'être à présent un honnête homme, chez qui le prêtre vient prendre le thé. Mais cette vie artificielle l'étouffe. Il retrouve un compagnon d'autrefois, avec lequel il s'est enfui du bague; il vend son cheval, abandonne sa terre durement défrichée, et choisit le métier le plus périlleux et le plus excitant qui soit : porter de l'eau-de-vie aux mineurs qui, en échange, donnent de l'or. Si on l'attrape, c'est de nouveau le bague. Mais il part, les yeux brillants de fièvre joyeuse...

L'âme du vagabond est infiniment mobile et impressionnable, attentive aux bruits étranges et au silence même, à la voix des arbres qui murmurent :

« C'est ce diable de temps ! — dit Stéphane, que l'ennui a chassé de son gîte ; — je n'en peux plus, croyez-moi, je n'en peux plus.



— Qu'y a-t-il, Stépane?... »

Stépane est absorbé; il n'a qu'une demi-conscience des paroles qu'il dit :

« — Je viens, la nuit, sur le lac... et la forêt bruit sans cesse... et tout, à l'entour, est vide... Et les maudits canards!...

« Pris d'une rage subite, il saisit une motte de terre sèche et la jeta dans le brouillard qui s'étendait sur le lac. Là-bas, comme à travers une vitre opaque, on apercevait les formes incertaines et exagérées des oiseaux. Quand la motte de terre tomba, les formes s'agitèrent à peine, lignes de brouillard dans un nuage de brouillard. »

Or, cet homme qui souffrait de sa force inemployée devient, pour un peu de temps, un héros. Il prend la défense des Iakouts contre les Tatares qui les dévalisent; il fait des prodiges de vaillance et de générosité, au mépris de sa vie. Mais il est vaincu moralement. Les Tartares, dont le nombre l'écrase, le conspuent; et les Iakouts l'abandonnent. Alors il s'en va, vers l'inconnu.

\*  
\* \*

Ainsi, c'est à la réalité observée avec patience, avec curiosité, avec tendresse, que Korolenko emprunte les éléments de ses récits. La mise en œuvre n'altère pas la vérité des faits. Elle est simple, loyale, et l'artifice y est réduit au minimum d'une fiction sans aventures. Il veut laisser à ses notations et à ses documents leur valeur ingénue. Son réalisme est, d'ailleurs, élégant et poétique. Cet art communique une émotion saine et de bon aloi.



Quelquefois il se mêle de la fantaisie à ses peintures. Les légendes populaires, les naïves croyances des ignorants, ajoutent à l'intérêt du récit un charme pénétrant et singulier. Le *Songe de Makar* s'embellit d'une sorte de mythologie élémentaire et qui, toute sommaire qu'elle soit, compose le symbole d'une vraie religion.

Makar, pauvre Russe, vit dans les forêts sibériennes. Il est devenu tout pareil aux indigènes de là-bas, se vêt comme eux de peaux de bêtes, laboure quand la saison le permet, peine à scier du bois ou à chasser. Son seul divertissement est de boire la mauvaise eau-de-vie qu'il réussit parfois à se procurer. Lorsque sa première femme mourut, il n'avait pas de quoi payer l'enterrement. Il dut aller travailler ; dans la forêt, les larmes gelaient sur ses joues. Le marchand qui l'employait exploita sa douleur et son indigence en le payant mal. Aujourd'hui, ses enfants sont morts ou dispersés, sa seconde femme est abrutie par la misère. Ses forces déclinent ; la vieillesse horrible et le dénuement vont s'emparer de ces deux êtres.

La veille de Noël, un immense désir de boire de la vodka saisit Makar. Il attelle son petit cheval et va trouver des déportés politiques : ces gens-là sont sûrs et paient aussi bien qu'ils peuvent. Il leur demande des arrhes pour du bois qu'il leur livrera ultérieurement. Puis il s'en va chez les Tatares boire son argent. L'eau-de-vie, mélangée de tabac, lui monte à la tête. Il rentre chez lui, en chantant, d'une voix gutturale, qu'il a bu cinq charretées de bois. A la maison, il s'endort sur son lit et pense aux pièges à renard qu'il a posés dans la forêt. Il voit distinctement qu'une bête est prise : il faut qu'il s'en empare tout de suite. Il se lève et repart dans son petit traîneau. Il glisse à travers la nuit ter-



rible de froid, bleue de lune. Il arrive aux pièges et visite sans vergogne ceux des autres avant les siens. Un renard est pris. Mais un paysan, Alechka, est là, qui cherche aussi. Ces deux hommes se rencontrent auprès du renard, et une lutte acharnée commence. Tandis qu'ils se poursuivent haineusement, le renard se sauve. Alechka renverse Makar, lui dérobe son bonnet de fourrure, et disparaît. Makar prend peur : le gel effroyable joue de mauvais tours au gens qui se hasardent, de nuit, la tête découverte. La forêt maligne semble interminable et s'enchevêtre... L'âme de Makar sombre dans la détresse. Les ramures des arbres le frappent au visage, les lièvres le narguent, les renards l'épient, les coqs de bruyère crient sa défaite... De loin arrive le son des cloches, puis il s'éteint... Makar meurt de froid.

Sur son corps la forêt apaisée se tait soudain, et les grands sapins allongent sur lui leurs lourdes pattes couvertes de neige... Makar mort voit auprès de lui le bon petit pope Ivan, décédé jadis d'une façon lamentable : il s'est laissé choir, étant ivre, dans le feu. Le petit pope Ivan ordonne à Makar de se lever et de le suivre. Makar maugrée : il comptait qu'après la mort il aurait droit au repos et à l'immobilité. Or voici qu'il faut comparaître devant le grand Toïon. Le grand Toïon somme Makar d'énumérer les travaux qu'il a accomplis durant son existence. Et Makar, fourbe comme le sont les ignorants devant de plus puissants qu'eux, exagère le nombre des arbres qu'il a abattus, des sillons qu'il a creusés, des sacs de blé qu'il a semés. Le grand Toïon devine la fraude et se fâche. Mais l'authentique labeur de Makar fait fléchir profondément le plateau de la balance où on le jette : le labeur de Makar



est énorme. Dans l'autre plateau tombent les péchés de Makar : mensonges, bouteilles d'eau-de-vie, etc. Et ce plateau est plus lourd encore que l'autre. Le grand Toïon décide que Makar, pour sa pénitence, sera transformé en cheval et servira le maître le plus dur. Alors Makar, qui de sa vie n'avait su lier deux mots, sentit qu'avec l'indignation un don superbe de la parole lui venait. Makar parla avec audace. Il ne voulait pas devenir une bête de somme, parce que cela n'était pas juste. Non que le tracas naturel à cette condition fût plus pénible que son tracas d'homme. Au contraire : on nourrit les bêtes, tandis que lui n'a jamais mangé à sa faim et a toujours été maltraité. Oui ! tout le monde l'a maltraité : les percepteurs d'impôts, les gens de la police, les popes, la misère, la faim, les gelées, les sécheresses, la terre rebelle, la forêt fourbe. Et durant sa vie il n'a rien su. Il ne comprenait pas ce qu'on marmonnait à l'église, pas plus qu'il ne comprenait pourquoi on lui avait pris son fils comme recrue, ni pourquoi on ne le lui avait jamais rendu. Et il n'avait jamais entendu un mot de caresse, ni vu un sourire d'accueil, un visage bienveillant!...

A mesure que parle Makar, le plateau qui contient ses péchés, comme allégé, se soulève. Le grand Toïon, surpris et troublé, objecte à Makar qu'il n'a pas l'air serein, la tenue soignée qui conviennent aux justes.

Non, certes, les yeux de Makar ne sont pas sereins : c'est qu'il a trop pleuré ! Ses vêtements sont grossiers : c'est qu'il a dû se les fabriquer lui-même, tant bien que mal ! Il était venu au monde avec un clair regard qui reflétait le ciel ; mais, si ce regard s'est obscurci, la faute n'en est point à lui.

Ainsi Makar contempla toute sa vie de souffrance, et



il eut une immense pitié de lui-même. Il se mit à pleurer. Et le grand Toïon aussi pleura, et tous les assistants pleurèrent. Cependant les péchés de Makar devenaient toujours plus légers...

C'est aussi un prédestiné au martyre, ce paysan sibérien que l'on a surnommé le Meurtrier. Un homme de taille énorme, robuste, large d'épaules, un vrai géant. Son visage est mornement tranquille, avec cette expression étrange qu'ajoutent à une physionomie un sentiment profond, une songerie persistante. Ses yeux ont un regard égal, obstiné et lugubre. Voici son histoire, telle que lui-même il la raconte.

« Des hommes m'avaient offensé, des supérieurs. Et Dieu aussi m'a frappé : ma femme et mon petit enfant moururent le même jour. Je n'avais plus personne. Je dépensai mon dernier argent pour les funérailles. Alors, je me mis à songer. Je songeai, je songeai et je fus ébranlé dans ma foi. Je perdis mon ancienne foi et je n'en trouvai pas une nouvelle. Mon cas était difficile. Je sais mal lire et je n'ai guère confiance en mon entendement. J'abandonnai mon isba, le peu qui me restait, j'abandonnai tout... Je ne pris qu'un manteau de peau de mouton, un pantalon, une paire de bottes, je coupai un bâton et je m'en fus... J'observai les hommes : comment ils vivent, comment ils prient, comment ils croient. Je cherchai des justes... Je cherchai comme dans un bois. Enfin je résolus de faire quelque temps de prison. Je m'accusai de vagabondage : on m'enferma... C'était une épreuve que je m'imposais pour l'offrir à Dieu. »

La prison ne le contente pas : « Les hommes, dit-il, y vivent sans travail, sans utilité. Ils ne pensent pas à leurs âmes. Je me lassai terriblement. »



Un jour, la prison est en émoi : on va revoir le « pénitent manchot » ! Effectivement, le soir, cinq soldats arrivent avec un détenu. « C'est un vieillard tout petit, tout maigre. Sa barbe grise tremblotte, il chancelle en marchant, tant ses jambes sont faibles. Un de ses bras pend, inerte. On le conduit chez l'inspecteur ; on fait venir un forgeron pour lui river des chaînes aux pieds et aux mains. L'homme fait dessus le signe de la croix à la manière des Vieux Croyants. Il se met, lui-même, ses chaînes et dit : « Seigneur, accordez moi un repentir sincère ».

Ce singulier personnage produit sur Fédor une vive impression, le séduit, le magnétise : « Plus tard, je connus qu'il était véritablement le Tentateur, le Diable, l'Ennemi. Mais il savait avoir l'air d'un saint. Quand je me rappelle sa prière, j'en suis encore étonné. »

Le Manchot impose à tous les prisonniers ; mais, sur Fédor, son ascendant est tyrannique. Fédor va causer avec lui à travers le guichet et le manchot lui dit des paroles de mysticisme étrange : « Il faut pécher afin de se repentir ». Il le blâme d'avoir voulu chercher le salut en dehors du monde ; il ajoute : « J'ai prié pour toi. Il m'est donné de libérer ton âme des ténèbres où elle se débat... Me promets-tu de m'obéir ? Je t'indiquerai le chemin du salut.

— Je promets, répond Fédor.

— Tu le jures ?

— Je le jure. »

Et Fédor, racontant cette scène, conclut : « Si le Manchot m'avait enjoint de me jeter au feu, je m'y serais jeté. »

Quand, peu de temps après, on libéra le Manchot, on



lui vit, au sortir de chez l'inspecteur, le visage rayonnant; l'inspecteur aussi semblait gai. « Voilà, pensait Fédor, on a amené cet homme ici avec tant d'éclat, et il paraît qu'il n'a rien fait de mal. » Le Manchot demanda qu'on libérât aussi Fédor; on le lui promit. Il indique donc à Fédor chez qui aller en quittant la prison.

C'est chez un certain Ivan Zakharov, une espèce de iamchtik interlope, dont la maisonnette est perdue dans la forêt. Il vit là, avec un ouvrier à moitié fou, et fait de fréquentes absences. Fédor le sert, sans se douter qu'il est chez un voleur de grands chemins, dont la bande est dirigée par le Manchot. Il n'a que peu d'ouvrage; on ne l'envoie que rarement conduire des voyageurs, et jamais la nuit.

Un soir, le hasard voulut que Fédor assistât, sans être vu, à une scène étrange qui se passait dans la maison de son maître... Sur un banc, il y a le Manchot, garotté, les yeux terribles. Et la pièce est pleine de gens : un policier, un greffier, des témoins; on dresse procès verbal. Fédor ne comprend pas bien, mais la curiosité et la crainte l'empêchent de fuir. Debout près de la fenêtre, il regarde. A son grand étonnement, le Manchot, que tous ces gens connaissent, déclare être une autre personne. En effet, les témoins affirment alors qu'ils ne le reconnaissent pas, qu'ils ont fait erreur. On les renvoie. Ivan Zakharov apporte de l'argent au policier qui le compte et l'empoche.

« Maintenant, vieux, dit-il au Manchot, il faut que tu t'éloignes d'ici pour trois bons mois; sinon je ne réponds de rien. »

Fédor se cache dans la grange où il avait coutume de passer la nuit. Il est sur le point de s'endormir quand



il entend dialoguer son maître et le Manchot. Et le Manchot dit :

« — Il faut faire travailler Fédor aujourd'hui.

— N'est-ce pas trop tôt? demande Ivan Zakharov.

— C'est le moment. Ce garçon est simple et sa force est extraordinaire. Il m'obéit, je puis faire de lui ce que je veux. Et puis je pars pour longtemps; il faut qu'il se mette à l'ouvrage. »

On appelle Fédor. Il fait semblant de dormir. Le Manchot grimpe vers lui, le tâte.

« — Réveille-toi, lui dit-il tendrement. Tu dormais?

— Oui.

— Lève-toi, petit, attelle, tu vas conduire des voyageurs. Tu te souviens de ton serment?

— Oui, dit Fédor, et ses dents claquent.

— Ton jour est peut-être venu. »

Fédor attelle, et le vieux selle son cheval, de sa main valide. Le cheval lui obéit comme un chien. Il part au trot dans la forêt.

Les voyageurs de Fédor sont une jeune femme et trois tout petits enfants. La dame est riche : elle a beaucoup de bagages. Elle est douce et semble avoir peur. Pour dissiper son angoisse, elle cause avec Fédor, lui raconte que son mari est un exilé politique, lui parle aussi de religion, de l'amour du prochain que prescrit l'Évangile.

Mais voilà que sur la route, devant lui, Fédor croit apercevoir le petit cheval gris du Manchot. Pourquoi le vieux était-il là? Pourquoi avait-il recommandé à Fédor de se rappeler sa parole?... Fédor a un sinistre pressentiment. Autrefois il aimait le Manchot; mais, depuis la veille, depuis qu'il a vu son regard mauvais, il le craint.



Fédor avance toujours. Tout à coup sa troïka s'arrête. Le petit cheval gris barre la route et le Manchot dit :  
« — Fédor, descends ! »

Fédor obéit. Le Manchot lui met une hache dans la main.

« — Commets un péché, dit-il, afin de te repentir ensuite. Commence, frappe la mère d'abord, à la tête. »

Le cœur de Fédor s'anime d'une force soudaine. Il regarde le Manchot, qui tressaille. « Je n'avais plus que de la fureur, raconte-t-il. Les yeux du vieillard étaient verts et tremblaient. Il se tordait devant moi comme un serpent. Je levai le bras, je le laissai retomber ; le vieux n'eut pas le temps de gémir, qu'il était mort. »

Fédor, le Meurtrier, ne sait pas s'il a bien ou mal agi. Il attend que Dieu et les juges décident. Mais Dieu ne parle pas et le juge est vénal : c'est grâce à l'intervention de la dame que Fédor est acquitté. Or, il incline, quant à lui, à se croire coupable. « Je fus orgueilleux. L'orgueil m'a jeté dans le repaire du crime. J'avais quitté les hommes, j'avais voulu agir suivant mon propre conseil, et ce conseil m'a conduit au meurtre. »

Il s'impose une espèce d'expiation périlleuse. C'est lui qui maintenant, de nuit, mène les voyageurs quand les brigands sont en embuscade. Et jamais il n'est armé. Impassible, il n'a pour se défendre que son fouet et le mystérieux prestige de sa personne. Les brigands qui le connaissent le craignent et n'osent pas l'attaquer. Mais voici qu'un nouveau-venu se joint à la bande et, par fanfaronnade, entreprend de tuer le Meurtrier. Avec des compagnons, il se dissimule dans un défilé étroit et guette Fédor qui doit rentrer seul.



Un des chevaux de Fédor est tué. Fédor s'élance dans les buissons à la recherche de l'assassin. L'homme, « Jean de trente-huit ans », lui donne un coup de couteau. Mais la blessure n'est pas grave. Fédor lui saisit la main, lui arrache le couteau, qu'il jette à terre. De sa force herculéenne, il terrasse l'ennemi. Puis il défait sa ceinture pour lier son prisonnier. Mais « Jean de trente-huit ans » avait un autre couteau caché dans sa botte. Il le dégage sournoisement et frappe Fédor sous les côtes. Celui-ci pousse un gémissement, chancelle et regarde « Jean de trente-huit ans » dans les yeux.

« — Ah! mon cœur le devinait bien, dit-il; maintenant va, sous la garde de Dieu. Ne me fais plus de mal, je suis fini. »

L'autre se dresse. Fédor tâche de se soulever, mais vainement.

« — Pardonne-moi, dit Jean.

— Va, répond Fédor, va; je ne sais si Dieu te pardonne, mais moi je te pardonne. »

« Jean de trente-huit ans » s'en va. Alors ses compagnons se jettent sur le cadavre et le trouent d'innombrables plaies.

On retrouva ce corps mutilé. Le visage intact était paisible. Les yeux ternes contemplaient le ciel et sur toute la figure il y avait une expression d'étonnement et de muette interrogation.

\*  
\* \*

Dans presque toutes ses nouvelles, Korolenko présente une sensibilité douloureuse aux prises avec la vie brutale et envahissante. Il reconnaît les lâchetés occasionnelles de telles âmes mieux douées que les autres



et qui semblent déchues, mais dont il n'admet pas que la déchéance soit irrémédiable. Ses pauvres héros ont des mesquineries, des faiblesses, des ridicules. Ils sont des hommes qu'a produits une société mauvaise; mais ils valent par ce caractère essentiel d'humanité : ils souffrent.

Le portrait que fait Korolenko de Krouglikov est si poignant qu'on voudrait se débarrasser de la hantise qu'il laisse. Ce désolant personnage est inoubliable. Korolenko le montre dès l'abord tel qu'il l'a vu, agité, sautillant, grotesque : « Un petit homme tout rond, d'un âge incertain, plutôt vieux, accoutré bizarrement d'habits désuets et hétéroclites. Son visage et toute sa personne paraissaient gris, usés et restaurés pour la circonstance. Ses manières et son langage étaient à la fois prétentieux et timides, comme si, ayant été trop souvent rebuté, il craignait de chacun une offense probable. »

Il absorbe une étonnante quantité d'alcool. Mais ce pauvre être est un martyr et, à sa manière, un saint. Il a commis, dans sa jeunesse, un crime. A présent, le voici à At Davan, relais de poste éloigné de toute ville, dans la contrée la plus morne et la plus désolée de la Sibérie. Est-ce seulement un crime qu'il a commis? Un geste irréfléchi de vengeance. Comme un ignoble vieillard riche lui enlevait sa fiancée, lui, pauvre amoureux, a senti sa haine se soulever : il tira machinalement un coup de pistolet, assez inoffensif, et effleura la nuque grasse de son ennemi... « Je ne l'ai pas tué, Dieu merci ! » s'écrie-t-il en racontant son histoire... On l'a jugé, condamné. Il remarque : « Maintenant on prendrait, sans doute, en considération que j'étais un être affaibli et torturé, mais alors on ne s'en avisa pas. » Il



n'a nulle hostilité contre ceux qui ont causé son malheur. Il garde comme une relique précieuse une photographie de la fiancée de jadis, et s'attendrit en songeant aux enfants qu'elle a. Le mari est un savant distingué. Tous deux lui écrivent, une fois l'an, et lui envoient quelques secours.

Krouglikov ne comprend pas lui-même toute la navrante cruauté de son aventure. Il la devine vaguement, mais il n'arrive pas à l'expliquer. On l'a tant humilié, on l'a tant piétiné, qu'il se voit à terre avec une sorte de résignation stupide. Des restes de dignité demeurent cependant en lui et sont parfois comme une voix qui voudrait crier justice, parfois comme un sanglot de stupeur et d'excuse.

Un nuit, qu'il est tout vibrant encore de ces souvenirs récemment évoqués, un courrier qui passe par At Davan exige de Krouglikov, chef du relais, des chevaux qu'il n'a pas l'intention de payer. Cet homme, Arabine, a la réputation d'être terrible; on tremble devant lui. Krouglikov lui tient tête; il est renversé, frappé par cet Arabine... Il y a dans ses yeux une expression désolée et pitoyable : « On ne regarde ainsi qu'en Russie! » dit Korolenko... Ce malheureux, terrassé physiquement et moralement, qui est incapable de courage, sauf par instants, puis se résigne à tous les affronts, parce qu'il faut quand même continuer à vivre, obsède et torture l'esprit.

\*  
\* \*

Korolenko ne s'est pas tenu à des portraits individuels de pauvres diables, rencontrés ici ou là. Des foules s'agitent aussi dans son œuvre, foules immenses



et troublées, que l'inquiétude morale a envahies et parmi lesquelles le mysticisme se propage comme une maladie contagieuse.

Les sectes, en Russie, pullulent dans les ténèbres de l'ignorance. Korolenko les étudie avec une attention passionnée; il en note les bizarreries caractéristiques, avec son habituel souci de l'exactitude. Il a fait, pour se documenter, un voyage chez les Cosaks de l'Oural, où, plus que partout ailleurs, sévit la préoccupation théologique.

« Il y a les *Pomortsi*, qui estiment que l'Antéchrist règne sur l'Église reconnue et n'admettent de membres parmi eux qu'après un nouveau baptême; les *Fédos-sévtsi*, ou « proprets », qui réprouvent le mariage; les *Dirniki*, exaltés qui ne veulent prier que sous la voûte du ciel: afin de concilier cette exigence de leur religion avec les rigueurs du climat, ils pratiquent une ouverture dans le mur oriental de leurs maisons et prient en regardant le ciel à travers cette ouverture. Il y a encore les *Okroujniki*, soumis à la hiérarchie religieuse qu'a instituée l'évêque grec Ambroise; les *Beglopovtsi*, « prêtres transfuges », qui attirent chez eux les prêtres de l'Église orthodoxe; et surtout les *Nikoudichniki*, c'est-à-dire ceux qui refusent toute compromission, et ne vont nulle part où officient des prêtres, de quelque Église qu'ils relèvent. »

Ces divergences naïves et compliquées proviennent d'un souci très noble de l'idéal, d'un ardent désir de s'en approcher. Ces différentes sectes, d'ailleurs, sont en perpétuelle dispute; mais chacune d'elles tient à la conservation intégrale de son dogme. Elles dérivent toutes du schisme des Vieux Croyants, qui condamnent les innovations introduites par Nikone. Les *Nikou-*



*dïchniki* sont les plus outranciers. Ils ont, à un plus haut degré que les autres, la nostalgie d'une religion plus pure, ancienne, et qui doit, pensent-ils, s'être conservée ici-bas, quelque part. Il s'est formé, dans leurs imaginations, une croyance bizarre et touchante : un royaume existerait, très loin, par delà les mers, où la vraie religion, transmise à quelques hommes par l'apôtre Thomas, serait demeurée intacte et florissante. Là, entourées d'autres peuples, assyriens pour la plupart, s'élèvent quarante basiliques russes. Dans ce royaume béni, tout péché est impossible : la vraie religion implique la vraie vertu. Il importe de retrouver cette patrie des âmes fidèles : le *Bélovodié*. Les Cosaks de l'Oural envoyèrent donc naguère trois des leurs à la recherche de ce pays de l'innocence. Ces hommes, consciencieux et vaillants, munis d'une somme de deux mille six cents roubles, bien modeste pour un tel voyage, s'embarquent, n'ayant que des indications vagues et contradictoires. Ils sont ignorants et simples ; ils n'ont aucune notion de la géographie. Ils estropient les noms des pays lointains, s'étonnent de tout ce qui leur est inhabituel : les chemins de fer, les tunnels, qu'ils prennent pour l'entrée de l'enfer et dont ils ne sortent qu'avec étonnement... Néanmoins ils avancent. Ils vont à Constantinople, en Asie Mineure, à Jérusalem ; ils traversent le canal de Suez et la mer Rouge ; ils contournent l'Indoustan et l'Indochine, demandent aux indigènes des îles s'il n'y a pas, ici ou là, de basilique russe. Ils visitent la Chine, le Japon, et enfin, découragés, reviennent chez eux par la Sibérie. Et ils se disent que leur itinéraire fut mauvais, mais ils ne doutent pas que le *Bélovodié* existe : d'autres qu'eux sauront découvrir cette terre privilégiée.



C'est principalement dans les campagnes que les sectes sont nombreuses. Korolenko explique pourquoi cette population paysanne est ainsi nerveusement exaltée. Les malheurs incessants, les disettes, la misère ont accru la sensibilité de ces pauvres gens, les obligeant à recourir, dans leur détresse sans issue, à une intercession divine. Ils trouvent une consolation dans le rêve, dans l'agenouillement; et, plus ils sont incapables de se suffire à eux-mêmes, plus leur religiosité devient maladivement intempérante. De là les cérémonies qui ont pour objet d'implorer l'aide céleste; de là le besoin constant de surnaturel, la foi aux miracles.

Dans une nouvelle intitulée : *A la suite de l'icône*, un paysan dit à un cordonnier de la ville, entaché de quelque scepticisme : « Tu ne dépends de rien, toi; tu n'as à respecter que tes clients. Tu sais d'avance comment ils marchanderont en faisant leur commande, et tu ruses en conséquence. Tandis que le moujik, lui, est tout entier livré à Dieu. Aujourd'hui, il fait très chaud; mais un nuage se montre au-dessus de la forêt. Toi, cela t'est bien égal qu'il pleuve : tu seras mouillé, voilà tout. Mais pour le moujik, c'est autre chose : le nuage peut être utile ou malfaisant, selon l'époque. Donc, si le moujik a peur, il faut bien qu'il ait recours à la Sainte Vierge. Alors, on fait des processions, et le moujik supplie : « Sainte Vierge, écarte le nuage... » Si nos péchés ne sont pas trop lourds, Elle interviendra et le nuage passera. Si Elle ne peut plus tolérer nos péchés, nous souffrirons. Voilà. »

Plus les villages sont éloignés des grands centres, plus ils sont livrés à l'obscur travail de l'esprit sectaire. La scolastique alors se mêle fréquemment au mysticisme populaire; et l'on trouve dans les campa-



gues de très subtils théologiens, aussi intrépides qu'ignorants. Ils possèdent de vieux livres qu'ils respectent aveuglément et qu'ils interprètent avec une ingéniosité superstitieuse. Ils en tirent une règle étroite et impérieuse, et leur formalisme est intolérant.

Un paysan raconte à Korolenko les ennuis qu'il éprouva chez de rigoureux sectaires, divisés sur les pratiques de leur foi, mais tous aussi énergiques dans leur certitude.

« Je me louai, un hiver, chez un homme, pour charrier du bois de la forêt. Nous regagnâmes, de nuit, la maison, le jeune maître et moi, dans mon chariot. Je me réveillai de grand matin; il ne faisait pas encore jour. Une vieille allume un cierge et s'apprête à prier devant les icones. Les icones étaient belles, peintes. — « Moi aussi, pensai-je, je vais me lever, faire ma prière, puis atteler mon cheval. » Je descends, doucement, je me place derrière la vieille et commence mes signes de croix. Mais voilà qu'elle se retourne. Elle m'aperçoit et agite les bras : « Que fais-tu là? dit-elle. — Rien, dis-je, je voulais prier Dieu. — Attends, fait-elle. — Pourquoi attendre? c'est le moment tout juste. — Attends, tu prieras plus tard. — C'est bon... » Et je remonte sur mon banc.

« La vieille termine ses oraisons, éteint le cierge et le range. Je regarde de nouveau. Peu après, le vieux descend du poêle, apporte son icône et allume son cierge. Je me précipite encore une fois de mon banc; je me dis : « Maintenant, moi aussi, je peux me mettre en prière... » Mais, à peine ai-je porté la main à mon front, pour un signe de croix, que le vieux m'arrête la patte : « Qu'est-ce que tu fais? — Mais, dis-je, je vou-



« lais prier. — Attends : il ne convient pas pour le moment que tu pries. »

« En voilà une aventure!... Je regrimpe sur mon banc. Je me demande ce qui va arriver. Le fils de la maison et sa femme descendent bientôt et, dans la pièce voisine, allument un cierge. Eux, ils n'avaient pas d'icônes : rien qu'un crucifix. En un clin d'œil, je suis à côté d'eux... « Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, pensai-je, je prierai devant un crucifix... » Mais ceux-là aussi me chassèrent. Quand ils eurent fini, ils m'appelèrent et me dirent : « Viens, à présent, et prie. »

« J'entre dans la pièce et je vois les murs absolument nus : ils avaient caché leur crucifix.

« Que le diable vous emporte! Plutôt que de pécher avec vous, — dis-je en moi-même, — j'y renonce! Quand je serai dehors, je prierai en regardant le soleil de Dieu... »

De farouches sectaires rappellent à Korolenko les Puritains anglais et les Indépendants du temps de Cromwell. Ces saints personnages dévisageaient avec le même dédain les pécheurs débonnaires qui, eux, leur répondaient par des regards confus et muets.

A Svetloïar, près de la Vetlouga, Korolenko a vu se rassembler les groupes nombreux des religions diverses, ayant chacun leurs livres, leurs chants, leurs croyances. Les gens d'Ourévensk sont les plus singuliers. Tous les ans, à la même date, ils dressent un autel, à l'ombre du même chêne, sur la pente d'un coteau. Ils viennent en hordes confuses...

« Je fus frappé des visages austères et orgueilleux de ces gens. Il y avait des femmes en sombres robes de nonnes, un individu très long, à la physionomie dure, un gamin grêlé de petite vérole portant un sac



de mendiant, un fou loqueteux... Ils lisaient et chantaient, à tour de rôle, d'une voix monotone et nasillarde, sans prêter à ce qui se passait la moindre attention. Les représentants des autres sectes discutaient volontiers; les *Oureventsi*, au contraire, gardaient un maintien fier et méprisant. Ils ne répondaient pas aux questions qu'on leur faisait. On eût dit qu'il ne restait plus rien, dans l'univers, qui leur semblât mériter la moindre indulgence, et que toute la sainteté du monde se trouvait cantonnée dans cet îlot que leur groupe formait, sonore de leur chant lugubre... Toute la nuit, je restai debout, dans la cohue, près d'une vieille chapelle. Je me souviens des visages harassés d'un missionnaire et de deux prêtres, des gros livres empilés sur un pupitre, des cierges de cire, à la lueur desquels les différents partis cherchaient les textes dont ils avaient besoin. Je vois les visages animés des vieux-croyants et des orthodoxes, qui acclamaient chaque réplique heureuse... A l'aube, je me frayai, avec difficulté, un passage et, fatigué, la tête alourdie par cette vaine scolastique, le cœur oppressé d'un ennui et d'un désenchantement vague, j'allai, à travers champs, à la suite des hordes de pèlerins. Les impressions que j'emportais étaient pénibles. C'était comme si j'avais passé la nuit dans un caveau sans air, à la clarté d'une lampe fumeuse, écoutant une voix indistincte lire la prière des morts auprès d'un cadavre, qui serait la pensée du peuple, séculairement endormie. »

Et Korolenko se demande pourquoi il est si mal à l'aise parmi ces paysans compliqués, dominés par les vieux livres, tandis qu'il se plaît avec les êtres simples, les doux ivrognes ineptes et charmants, qui acceptent la vie sans ergoter à son sujet. Il se dit qu'il est moins



dangereux de rester très naïf auprès de la nature que de corrompre sa pensée par d'illusoires dogmatismes.

Ce mysticisme est l'une des tares de l'âme russe. Depuis des siècles, il la travaille et la tourmente en pure perte; et ce stérile effort ne fait qu'énerver l'inquiète pensée des masses peureuses.

« Le désordre s'est installé en Russie! dit un personnage de Korolenko. — Il y a longtemps! répond un autre. Ce n'est pas d'hier. »

\*  
\* \*

Quoi qu'il en soit de ces tristesses, Korolenko ne désespère pas de ce pauvre peuple opprimé sous l'ignorance. Il croit possible la guérison du mal, et il a confiance dans la qualité spirituelle de ces foules, qui s'épanouiront, une fois qu'on les aura délivrées de l'ignorance. Il considère qu'il y a dans l'âme russe des virtualités merveilleuses et qui ne demandent qu'à éclore. Il faut qu'on favorise leur belle floraison. Alors ce sera le véritable affranchissement, plus réel et plus efficace que celui de 1861.

Ces espérances de Korolenko et les motifs qui les justifient sont exposés d'une façon poétique et poignante dans cette « esquisse d'après nature » qu'il a intitulée *l'Éclipse*. Certes, le sujet est bien choisi pour figurer cette crainte des ténèbres, cette mysticité farouche et obstinée qui caractérisent l'âme du paysan russe.

Selon sa méthode de loyale enquête, Korolenko s'est rendu à Iourievetz, pour y voir une éclipse de soleil et observer l'attitude du peuple en présence de ce stupéfiant phénomène. Il arrive par le bateau et remarque,



parmi les voyageurs, un étrange émoi que certains dissimulent sous de l'ironie. On savait, à bord, que des astronomes étrangers étaient venus à Iourievetz et faisaient des préparatifs d'études. Les voyageurs de deuxième et de troisième classe se moquent de leurs singuliers instruments ou tripotent, avec dédain et méfiance, une brochure populaire relative à l'éclipse de soleil que l'on attend ce 7 août 1887. Les Vieux Croyants évitent de toucher à cette feuille, tant elle leur paraît suspecte. Dans la ville même, grande est l'agitation. Un vieillard raconte à qui veut l'entendre qu'un étranger est venu à Iourievetz, afin de séduire le peuple à sa religion; et il cite un certain Grichka, qui a déjà vendu son âme pour vingt-cinq roubles...

« — Mais on a loué Grichka comme gardien des télescopes! » hasarde un sceptique qui ne convainc personne dans la foule. C'est la fin du monde que l'on augure. Et Korolenko, touché d'une pitié profonde pour cette multitude craintive s'écrie : « Que de fantomales terreurs rampent dans les brumes qui enveloppent la sainte Russie!.... »

Et il se demande quand se lèvera enfin le jour, cette aube qui chasse les spectres, qui met en fuite la méfiance, la haine. Alors tombera le malentendu entre l'homme qui examine le ciel à travers un télescope et l'homme qui appuie son front contre le sol et considère toute investigation comme une offense envers Dieu.

La foule est hostile aux astronomes. On tente de démolir les instruments qu'ils ont installés, et, comme on n'y réussit pas, on se dédommage par des grognements d'indignation. « Voilà! ces étrangers s'imaginent qu'on peut connaître d'avance les desseins de Dieu. A qui est-ce que Dieu notre Père va découvrir



cela ? Ou bien veut-on nous faire croire qu'il a convoqué un conseil?... »

C'est un péché que de vouloir pronostiquer les phénomènes célestes, un péché qui peut amener un terrible châtement : « Dieu envoie l'éclipse et ces gens braquent leurs lunettes... Et si Dieu leur répondait par la foudre?... »

Mais voici que les prédictions des savants se réalisent. A l'exacte minute annoncée, l'éclipse commence. Dans un silence subit, on observe les manœuvres des astronomes, précises, scientifiques. On n'entend que les soupirs nerveux de la foule. Les plus religieux parmi les spectateurs s'en vont à grands pas, afin de n'assister point à cette œuvre criminelle de l'enquête sur le ciel. Mais la plupart, peu à peu, s'intéressent à ces machines que l'on dirait animées d'une vie consciente. Et, à mesure que les prédictions des astronomes se réalisent, on a plus de confiance dans les procédés que la brochure recommande. On se munit de verres fumés. On épie le soleil qu'engloutit un corps étranger pareil à quelque gigantesque araignée. Une vieille se sauve : elle veut mourir chez elle, avec les siens et non en plein champ. D'autres demandent : « Est-ce que cela va passer ? Devons-nous vivre encore?... »

Et puis le soleil reparait, en mince faucille d'or, et la joie que sa vue provoque est indicible.

Korolenko sentit que cette première lueur du soleil revenu chassait les préjugés et la discorde : « Le soleil brilla et de nouveau nous fûmes des frères... »

« — Seigneur ! s'écria l'un de ceux qui s'étaient le plus fort indignés contre l'audace impie des astronomes, à quoi l'on arrive tout de même par la science ! »

La peur a disparu et, avec la peur, l'acrimonie. On



parle, on fait du bruit, on se félicite : « Nous devons remercier Dieu, il nous permet de vivre!... » On est honteux d'avoir voulu démolir les télescopes, on nie même que l'on ait eu cette intention, ou bien on l'impute à des ivrognes. Maintenant, on respecte et l'on protège ces étrangers qui savent observer le ciel; on admire leurs instruments :

« — Ces tuyaux ne sont pas des choses simples. Si l'on y touche sans savoir, ils ne fonctionnent pas. Il faut les diriger vers l'astre... »

Et, comme un endurci demande encore s'il n'y a pas là de péché, on ne lui répond seulement pas; la question, d'ailleurs, est posée sans insistance.

Lorsque Korolenko regagna son bateau pour partir, tous les voyageurs lisaient avec enthousiasme la brochure qui, il y a quelques heures, provoquait leur moquerie et leur colère.

\*  
\* \*

Ce récit curieux donne une juste notion des idées sociales de Korolenko, de la place qu'elles tiennent dans son œuvre. Il n'est point à proprement parler un sociologue; on ne voit pas qu'il se rattache à quelque parti politique; il n'énonce pas un ensemble de doctrines. Ses revendications n'ont rien de véhément, ni de dogmatique. A peine les formule-t-il : elles dérivent plutôt des constatations qu'il a faites et qu'il publie.

Dans *l'Éclipse*, il a raconté simplement ce qu'il avait vu, et de ce témoignage il résulte que le pauvre peuple souffrant de la Russie a grand besoin d'être éclairé. La lumière le guérirait des tristesses que l'ombre lui amène. Et il résulte aussi de ce qu'a vu Korolenko que, malgré



les méfiances, les inquiétudes, toutes les superstitions, l'esprit populaire est cependant accessible aux rassurantes vérités de la science.

Seulement, pour cette tâche prodigieuse de l'éducation du peuple russe, éparpillé sur un territoire démesuré, enfoui dans le lointain des plaines illimitées, il faudra du temps, de l'énergie, de la méthode. Et il faudra aussi que beaucoup de choses tombent qui, aujourd'hui, empêcheraient d'agir utilement le plus ardent apôtre.

Pendant la disette, Korolenko songe que ses compagnons et lui, avec leurs visages bien portants, leurs fourrures, leurs chevaux bien nourris, devaient paraître superbes et insolents aux chétifs affamés. Ils étaient des bienfaiteurs ! Mais, cette bienfaisance, il sait, lui, qu'elle était médiocre, épisodique, insuffisante. Et il sait aussi que, pour sauver ces pauvres gens de la détresse spirituelle ainsi que de la faim, l'immense Russie paysanne exigerait un travail continu, collectif, intense...

Or, dit Korolenko, en Russie on n'achève pas ce qu'on commence. On entreprend des enquêtes, on ne réussit pas à les mener à bien. On entame de grands discours, et l'on s'arrête en chemin. Les Russes n'ont pas de force pour la vie ; une sorte de redoutable apathie les entrave. Ils se méfient même des rares personnes qui voudraient agir : on déclare que « l'intelligence » est déjà trop nombreuse, on ne lui permet pas d'accomplir son apostolat ; et cependant on laisse dépérir sans lumière et sans secours les pauvres hameaux, comme si la sève ne coulait plus dans l'organisme social de la Russie.

Par suite, il ne reste plus qu'à avoir pitié de ces tris-



tesses. Tout en espérant, pour un vague avenir incertain, une amélioration de la vie sociale, il faut, quant à présent, pleurer sur l'universelle souffrance. Il y a dans l'œuvre de Korolenko toute une profonde et touchante philosophie de la pitié qu'une de ses nouvelles les plus connues, *le Musicien aveugle*, résume d'une façon pathétique.

Ce récit serait insupportablement douloureux, si Korolenko n'avait réussi à y répandre la douceur d'une belle sérénité. Il y a mis toute sa sympathie vibrante et aussi le vaillant optimisme qu'il conserve jusque devant les spectacles les plus affreux. Pierre est aveugle né. Toute sa vie sera donc une souffrance, par ce regret de la lumière que ses yeux n'ont jamais vue et souhaitent pourtant. Il tâtonne au moral et au physique, acharné à comprendre au moins, si ce n'est à voir, la lumière. Tant qu'on le choie et qu'on le soigne, il est égoïste et aigri. Mais il a, auprès de lui, l'oncle Maxime, vieux garibaldien, à l'esprit généreux, à l'âme tendre et hardie. Celui-ci éveille en Pierre la pitié pour les autres aveugles, pour ceux qui ne sont ni riches ni gâtés, qui doivent mendier et pâtre. Pierre tressaille douloureusement. Sa vie personnelle s'élargit et s'étend. Il vibre pour les autres plus que pour lui-même. Il oublie parfois son propre malheur. Jusqu'alors, il avait épanché dans la musique les gémissements de son âme. Maintenant, son art plus puissant devient l'expression d'une souffrance plus générale : c'est une prière pour toutes les douleurs, un appel en faveur de tous les hommes, un espoir dans un meilleur avenir. Et comme au moral la lumière, par la pitié, pénètre son esprit, au physique aussi dans un paroxysme de joie intense, à la nouvelle qu'il lui est né un fils qui verra pour lui, il a dans



un éclair le sentiment qu'il voit. L'instant magique passe, mais la joie demeure.

Le *Musicien aveugle*, Korolenko lui-même l'a défini « l'élan d'une âme vers la lumière ». Cette œuvre didactique et symbolique contient l'essentiel de sa philosophie sociale. C'est de la lumière, de la lumière avant toute autre chose, qu'il faut à la Russie. La Russie entière en a besoin, comme chaque âme individuelle, pour peu qu'elle soit noble et bien douée... Or, la pitié fait tomber les murs derrière lesquels sont emprisonnés les êtres, les uns loin des autres. La pitié donne l'intelligence : donc elle donne la lumière.

Cette pitié, qui sait ne pas s'offenser des dehors rudes, des apparences d'infamie, Korolenko la possède au suprême degré. La misère avilit les âmes, les étouffe, les maintient rivées au sol sans leur permettre le moindre essor qui les ennoblirait, la moindre joie qui les embellirait : elle l'attriste infiniment. Mais, tout en notant les erreurs des misérables, il les absout avec amour. Il considère qu'il y a de la lâcheté à se détourner de la souffrance. Il sait que la souffrance est horrible et que le premier mouvement, dès qu'on l'aperçoit, serait de fuir ; mais il veut qu'on parvienne à se vaincre. Dans *le Musicien aveugle*, il présente un groupe de mendiants qui, transis et affamés, chantent leur dolente complainte auprès d'une icône miraculeuse. Leurs voix tremblent de tourment physique, d'impuissance et de fatigue. Ils ont de mauvaises places pour solliciter des aumônes ; leurs rivaux, moins infirmes qu'eux, les ont refoulés. Leur complainte est faible et va en s'éteignant ; on n'en éprouve que plus cruellement l'impression d'une immense douleur enclose dans ces pauvres poitrines...



« — Allons nous-en ! — s'écrie Pierre, le « musicien aveugle », torturé par ce gémissement lamentable.

— Ah ! tu veux t'en aller ? Tu ne ressens pas d'autre désir, en présence de la douleur d'autrui, que de t'échapper ? » réplique avec colère Maxime...

Quand on s'enfonce et quand on s'enferme dans une douleur égoïste, on est un aveugle, un être inutile et vain. C'est par la miséricorde que l'âme s'amplifie. Celui qui parvient à compatir est comme l'aveugle qui a recouvré la vue...



## CHAPITRE IV

### ORTHODOXIE ET HÉTÉRODOXIE

TOLSTOÏ

---

« Je vous exhorte, mes frères, à prendre garde à ceux qui causent des divisions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et à vous éloigner d'eux. » (Rom., XVI, 17.)

Conformément à ce texte de saint Paul, le Saint-Synode de toutes les Russies adressait, il y a deux ans, aux fidèles de l'Église orthodoxe un mandement qui, sous la signature des « humbles » Antoine, Théognose, Wladimir, métropolités, Iéronime, archevêque, Jacob, Marcel et Boris, évêques, déclarait le comte Léon Tolstoï exclu de l'église orthodoxe.

Ce document étonne par son air archaïque. L'excommunication est un châtiment très ancien, qu'on employa jadis, sous des formes diverses, contre des sacrilèges ou des criminels politiques, et les noms de Grichka Otrépiev, l'usurpateur, et de Pougatchev, l'émeutier, dont les forfaits remontent à des époques



lointaines, sont, de nos jours encore, anathématisés solennellement à l'église.

Ces rigueurs ecclésiastiques, d'un caractère assez médiéval, eurent, en leur temps, une signification précise. Les conséquences de l'excommunication s'étendaient jusqu'au temporel; le réprouvé n'était pas seulement retranché de l'assemblée spirituelle des croyants, mais il cessait d'être protégé par la loi. On pouvait le voler sans qu'il eût aucun recours contre le malfaiteur; tout au plus était-il interdit de le tuer. Ces mœurs-là n'étant évidemment plus possibles, l'excommunication, tout en restant théoriquement inscrite dans le code gouvernemental, depuis longtemps n'était plus usitée. Il a presque fallu la découvrir à nouveau pour l'appliquer au comte Tolstoï. Mais elle n'est, cette fois-ci, bien entendu, que spirituelle et, par suite, n'a pas, en fait, une très grande importance. Malgré la violence de l'indignation qu'elle trahit et malgré l'emphase de son style, elle n'arrive, en somme, qu'à prendre acte de la rébellion ouverte et déclarée du comte Tolstoï. Il y a plusieurs années que Tolstoï s'est élevé contre les pratiques de l'Église orthodoxe. Et si maintenant l'Église se sépare de lui, c'est en tout cas après qu'il s'est lui-même séparé d'elle. Et si l'on avait encore voulu ressusciter contre lui les anciennes pénalités et le priver de la protection des lois, on n'aurait fait que l'obliger à l'observance de ses propres principes, puisqu'il ne reconnaît pas l'autorité des juges, des procureurs, ni des magistrats d'aucune sorte.

En dehors du mandement synodal que les autorités ecclésiastiques ont promulgué, la comtesse Tolstoï, dans une lettre qu'elle adressa, le 26 février [11 mars] 1901, au procureur et aux métropolitains, parle aussi



d'un « ordre secret par lequel le Saint-Synode aurait interdit aux prêtres, en cas de décès de Léon Nicolaévitch, de célébrer pour lui des cérémonies religieuses ». L'exactitude de ce fait est confirmée, d'ailleurs, par le métropolitaine Antoine lui-même, dans sa réponse à la comtesse Tolstoï : « Quand, l'année dernière, les journaux répandirent la nouvelle de la maladie du comte Tolstoï, la question se posa d'une manière pressante aux membres du clergé de savoir si l'on devait honorer d'un enterrement chrétien et de prières cet homme qui avait renié la foi de l'Église. On consulta le Synode; celui-ci, pour diriger les prêtres, donna secrètement la seule réponse qu'il convînt : — Non, s'il meurt sans avoir rétabli sa communion avec l'Église. »

Le lancement de l'excommunication fut, à plusieurs reprises, retardé. On hésitait. On guettait la mort de Tolstoï. Mais, quand il parut se rétablir, on perdit patience.

Le haut-procureur Pobédonostsev, qui revendique comme un honneur la responsabilité du mandement synodal, n'a pas obtenu l'universel assentiment. L'excommunication de Tolstoï, tombant au milieu des troubles universitaires, a suscité en Russie une extrême agitation. Une agitation telle que le gouvernement ne se trouva guère moins embarrassé des conservateurs cléricaux, qui prenaient son parti, que des libéraux qui l'attaquaient. Un journal, qui avait entrepris la publication d'une série d'articles hostiles à Tolstoï, se vit défendre cette polémique sous peine d'être supprimé. Quant à M. Pobédonostsev, on sait l'attentat qui fut dirigé contre lui. L'homme qui voulut le châtier ne mettait pas très bien en pratique le précepte tolstoïen de



la non-résistance au mal par la violence, mais il manifestait brutalement l'irritation de la jeunesse intellectuelle.

\*  
\* \*

Celui que l'Église orthodoxe russe a mis au ban du christianisme est un esprit essentiellement religieux. L'inquiétude religieuse a occupé toute son existence, elle apparaît dans toute son œuvre. On a l'habitude de diviser l'existence et l'œuvre de Tolstoï en deux parties, dont la première aurait été purement mondaine et la seconde évangélique; Tolstoï lui-même, en réprochant comme il le fait son passé d'homme et d'écrivain, admet cette distinction catégorique. Il est vrai qu'à un moment donné Tolstoï a pris possession de sa foi; mais depuis longtemps il la cherchait, et l'histoire de sa vie, aussi bien que ses livres les plus anciens, porte le témoignage de l'angoisse morale qui l'a toujours tourmenté.

Tout petit collégien, il s'interroge sur la destinée humaine, sur l'immortalité de l'âme. Un camarade lui apprend, un jour, qu'on a fait au lycée une grande découverte : c'est à savoir que Dieu n'existe pas; et cela paraît à Tolstoï « tout à fait possible »<sup>1</sup> parce qu'il raisonne déjà comme un philosophe, en toute liberté d'esprit. Il devine vaguement une espèce de métaphysique idéaliste et met en doute la réalité du monde extérieur. Une chose le trouble. Il observe

1. *Ma Confession*, page 2 (traduction Zoria). Cet ouvrage, de même que la plupart des écrits religieux de Tolstoï, ayant été interdit en Russie, je ne puis que renvoyer aux traductions françaises.



curieusement l'attitude des gens envers la religion et note avec surprise qu'on a honte d'accomplir de tout son cœur les actions prescrites par la foi qu'on proclame. Le fait que « l'enseignement religieux n'a pas d'action sur la vie » le déconcerte. Et ainsi se pose pour lui le problème moral qui désormais va toujours le hanter. Il veut, quant à lui, trouver une règle de conduite et s'y conformer. A dix-neuf ans, il quitte l'Université pour se consacrer à la vie rustique et tâcher, en améliorant le sort de ses paysans, de réaliser du bien parmi les hommes. Cette tentative ne réussit qu'imparfaitement. Il prend du service à l'armée, voyage à l'étranger. Un jour, en France, il assiste à une exécution capitale : ce spectacle lui cause un vif émoi et lui démontre la nullité de la foi dans la civilisation et le progrès. Le sentiment de révolte qu'il éprouve éveille son indépendance morale. « Quand même l'humanité, s'appuyant sur n'importe quelle théorie, aurait trouvé depuis le commencement du monde et trouverait encore ce châtement nécessaire, moi, je sais qu'il ne l'est pas et que c'est une action mauvaise. Et quand même les hommes et le progrès voudraient me démontrer que ce châtement est salutaire, mon cœur à moi est le juge et le niera toujours <sup>1</sup> ».

Affranchi de tout préjugé, de toute autorité conventionnelle, il s'abandonne à son existence avec une sorte d'amer pessimisme. Les succès littéraires, dont il jouit sans doute, lui sont aussi une source de tourmentantes réflexions. Il voit partout la vanité, la fausseté, la duperie. Pourquoi écrit-on ? pour qui ? Il vou-

1. *Ma Confession*, p. 33.



drait enseigner le bien à ses semblables. Mais où est le bien, où est le mal ? Il ne le sait pas. Ses doutes, ses troubles et ses souffrances, il les confie à ses livres. *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, pour ne parler que des plus célèbres, en sont tout imprégnés. Avec son prodigieux génie de romancier, il y a représenté des personnages si vivants qu'il semble n'y avoir voulu peindre que la réalité telle qu'il la constatait. Mais il est aisé de s'apercevoir que, s'il a créé ces personnages, c'est aussi pour s'expliquer à lui-même et pour expliquer aux autres les angoisses qui l'étreignent. Ses héros, il les met aux prises avec les plus graves difficultés morales et religieuses. Il nous les montre occupés à la recherche d'une conception normale de la vie, incertains sur la qualité de l'existence qu'ils mènent. Ils font des essais nombreux et périlleux, s'interrogent sur la réussite de leurs efforts, se découragent, ont des remords, des défaillances, se trompent, s'illusionnent parfois d'un bonheur factice, et recommencent leur enquête. Pierre Bésoukhov, qui fut athée et franc-maçon, n'arrive à une appréciation juste de la vérité qu'après s'être rapproché d'un homme du peuple, un soldat sans grande intelligence mais doué de simplicité et d'amour<sup>1</sup>. Lévine, après des tentatives diverses et contradictoires, n'obtient quelque paix de l'âme que lorsqu'il a définitivement constaté la vanité de la logique et la nécessité de soumettre la raison à la foi dans le bien, librement acceptée<sup>2</sup>.

Les expériences que font Pierre Bésoukhov et Lévine sont tout à fait analogues à celles que hasardait alors

1. *La Guerre et la Paix*.

2. *Anna Karénine*.



Tolstoï. Lui aussi voulut organiser son existence en la faisant consister dans le bonheur familial, dans l'action, dans la communauté de pensée et de labeur avec les paysans. Et ses romans sont le journal de ces incertitudes morales et religieuses.

Il avait pris la résolution ferme d'organiser sa vie avec lucidité, mais sa perplexité croissait toujours. Ni le travail physique, ni le travail intellectuel, ni le bonheur, ni la gloire ne pouvaient le distraire. Ces importunes questions : pourquoi? et après? « tombant comme des points toujours sur la même place s'accumulaient en une grande tache noire... Je sentais, — dit-il, — que ce sur quoi la vie repose se brisait, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir, que ce dont je vivais n'était déjà plus... et je cherchais douloureusement et longtemps, et non par curiosité oisive; je ne cherchais pas avec indolence, mais péniblement, obstinément, des journées et des nuits entières; je cherchais comme un homme qui se perd et qui veut se sauver, et je ne trouvais rien... Enfin, il arriva que moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre<sup>1</sup> ». Alors, il aspira, de toutes ses forces, à se défaire de cette torture, et l'idée du suicide le tenta d'une manière si constante qu'il dut ruser envers lui-même pour y échapper. Il était perdu dans la vie comme un homme qui erre, la nuit, dans une forêt obscure, s'épuise en efforts pénibles et vains pour trouver une issue, et ne rencontre que des broussailles et des arbres toujours plus touffus, plus serrés. Mais il y a un moyen de s'orienter; il faut attendre que le soleil paraisse : si la forêt a une limite, en marchant

1. *Ma Confession*, pp. 43, 47, 67, 50.



vaillamment vers la lumière, on finira bien par regagner la grand'route.

Et, pour Tolstoï, le soleil se leva. Longtemps il a demandé aux savants et aux lettrés la solution des grands problèmes; maintenant il s'aperçoit qu'il faut interroger sur le sens de la vie « non pas ceux qui n'en ont plus l'intelligence, mais ces millions d'hommes qui ont vécu et vivent et qu'on n'a pas le droit de considérer comme stupides puisqu'ils s'expliquent chaque action de leur vie et la mort : l'énorme masse des hommes simples et ignorants... » Ceux-là manifestent, par leur existence même, qu'ils possèdent une raison de vivre; tandis que, chez les hommes cultivés, Tolstoï avait constaté un désarroi moral semblable au sien. Tolstoï comprit et aima le paysan.

Ayant appris du peuple qu'il faut posséder une foi, que la foi est la condition indispensable de la vie, il s'était rallié au christianisme. Il pratiquait la religion établie. Il n'avait point encore vu la différence radicale, qui l'offensa ensuite, entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus. Plutôt, par un reste d'attachement au culte de son enfance, « il tâchait de fermer les yeux sur la doctrine de l'Église »<sup>1</sup>. Enfin, il s'aperçut qu'il devait renoncer à tout compromis, « se priver du plus grand bonheur que procure la religion : la communion d'un homme avec ses semblables », et rompre décidément avec l'Église. Il prit ce parti après avoir constaté que, par ses petits ouvrages d'édification populaire, l'Église propageait un esprit contraire à celui qui anime Jésus dans le Sermon sur la Montagne. Il étudia les catéchismes du Synode et, loin d'y trouver

1. *Ma religion* (Ed. Fischbacher), p. 213.



le vrai christianisme, il n'y rencontra qu'une falsification de l'idée chrétienne. Il convenait donc que Tolstoï, renonçant au christianisme officiel, se précisât à lui-même la formule du christianisme authentique.

Et c'est ce qu'il prétendit faire en se reportant aux textes mêmes de l'Écriture. Peut-être fut-il induit à cette libre démarche par l'exemple du sectaire Soutaïev avec lequel il eut de nombreux entretiens. Ce moujik, humble tailleur de pierres, enseignait et pratiquait une maxime de l'« amour dans la vie commune » et professait qu'il faut demander à la lecture ingénue de l'Évangile la règle des actions humaines.

Tolstoï va donc élaborer son christianisme, indépendant de celui de l'Église.

\*  
\* \*

Le Saint-Synode ne s'est pas trompé en constatant que Tolstoï s'était séparé de l'Orthodoxie. Le Saint-Synode fut encore dans le vrai lorsqu'il énuméra comme suit les dogmes orthodoxes contredits par Tolstoï : — l'existence d'un Dieu personnel, vivant ; — la divinité de Jésus ; — la conception immaculée du Seigneur Jésus dans l'ordre humain ; — la virginité de Marie ; — la vie future ; — la dispensation de peines et de récompenses au delà du tombeau ; — l'action du Saint-Esprit dans les sacrements ; — l'eucharistie.

Il serait facile, en effet, de recueillir dans les écrits de Tolstoï des propositions très nettes et qui sont la négation formelle de chacun de ces dogmes.

C'est une chose curieuse que, dans l'ouvrage intitulé *Ma Religion* et qui contient la somme des idées religieuses de Tolstoï, il ne soit pas question de Dieu, —



tout au moins, comme dans les autres religions, d'un Dieu créateur du monde et régulateur de la vie humaine. Dans un écrit plus récent<sup>1</sup>, Tolstoï range parmi les « billevesées » et les « mensonges du clergé » le dogme suivant lequel « Dieu, il y a six mille ans, créa le monde ». Tolstoï ne s'intéresse pas à l'existence d'un Dieu personnel : « Nul n'a jamais vu, ni ne peut connaître un Dieu extérieur, et il en résulte que notre vie ne saurait avoir pour but de servir un tel Dieu. »

Conséquemment, Tolstoï nie aussi la divinité de Jésus. Il considère Jésus comme « un pauvre homme, qui vivait quelque part, il y a dix-neuf cents ans », qui fut persécuté, supplicié, ainsi que beaucoup d'autres, mais qui dit certaines paroles si profondes que les hommes le prirent pour un Dieu. On l'appela Sauveur parce qu'en effet la doctrine que trouva ce philosophe était de nature à sauver les hommes qui l'entendraient. Mais il ne fut pas un Rédempteur au sens de l'Église : le péché d'Adam, l'homme déchu par la faute ancestrale, le rachat par le fils de Dieu fait homme, tout cela est au nombre des fables qui se sont glissées dans l'Évangile<sup>2</sup>.

La conception immaculée de Jésus est, selon Tolstoï, une autre invention dont il n'y a pas à tenir compte<sup>3</sup>.

Quant à la question de la vie future, Tolstoï prétend s'appuyer sur l'Évangile pour la résoudre négativement : « D'après tous les Évangiles, Jésus n'a jamais affirmé la résurrection individuelle et l'immortalité

1. Une *Lettre à un sous-officier* dont la traduction, par W. Bienstock, a paru dans un recueil intitulé *les Rayons de l'aube*.

2. *Les Évangiles* (trad. T. de Wyzewa et G. Art.), pp. 25 et suivantes.

3. *Id.*, p. 39.



individuelle d'outre-tombe ; mais, chaque fois qu'il rencontrait cette superstition, introduite à cette époque dans le Talmud et dont il n'y a pas de trace chez les prophètes hébreux, il ne manquait jamais de la renier<sup>1</sup>. » Dans tous ses écrits, Tolstoï s'oppose à la doctrine de l'Église, selon laquelle la vie terrestre, vaine et mauvaise, doit être sacrifiée à la vie future. « La vraie vie n'a rien à faire avec le passé ni avec l'avenir, c'est une vie du moment présent<sup>2</sup>. » L'Église dit : la vie terrestre n'est qu'un reflet de la vraie vie, elle est forcément mauvaise ; « la meilleure façon de passer cette vie consiste à la mépriser, à vivre par la foi (c'est-à-dire par l'imagination) dans une vie future bienheureuse, éternelle ». Cette théorie a, pour Tolstoï, le tort de n'être qu'un sophisme commode qui encourage à ne se point gêner ici-bas. Du moment que la vie terrestre n'a pas de sens par elle-même, qu'avons-nous à faire en ce monde « que de vivre mal — et prier le bon Dieu<sup>3</sup>? » Tolstoï considère-t-il donc que tout disparaît avec la mort ? Non, ce serait faire une confusion antichrétienne entre la vie personnelle et « la vie commune, présente, passée et future de l'humanité<sup>4</sup> » ; cette distinction est l'essence même du christianisme. Ce qu'oppose Jésus à la vie personnelle, brusquement close par la mort personnelle, c'est, sur terre, la vie ultérieure de l'humanité tout entière. L'important, ce n'est pas l'individu, mais l'humanité : « la vraie vie est celle qui ajoute quelque chose au bien accumulé par les générations passées, qui augmente cet héritage

1. *Ma Religion*, p. 145.

2. *Les Évangiles*, p. 139.

3. *Ma Religion*, p. 130.

4. *Id.*, p. 153.



dans le présent et le lègue aux générations à venir<sup>1</sup> ». Les pensées de Tolstoï sur la mort ont été de bonne heure suscitées et ensuite toujours influencées par la douleur qu'il avait ressentie de la perte prématurée d'un frère. On en trouve, dans l'ouvrage intitulé *De la Vie*, le souvenir émouvant : « Mon ami, mon frère, a vécu de la même vie que moi, et maintenant il a cessé de vivre de cette vie... Que s'est-il donc passé? La manifestation de son rapport avec le monde, que je pouvais observer dans l'espace et le temps, a disparu à mes regards... Mais moi, je me souviens de mon frère, et ce souvenir est d'autant plus durable que la vie de mon frère a été plus conforme à la loi de la raison, et qu'elle s'est plus manifestée par l'amour. Ce souvenir n'est pas seulement une idée, mais il agit sur moi exactement de la même manière que la vie de mon frère pendant son existence terrestre... Il y a longtemps que le Christ est mort, mais la force de sa vie de raison et d'amour exerce encore aujourd'hui son action sur des millions d'hommes<sup>2</sup> ». La vie des hommes morts ne cesse pas de se manifester dans ce monde.

Cette vie future, toute terrestre, mais d'une parfaite authenticité, ne comporte évidemment pas de sanctions analogues à celles que les religions décrivent. Pour les enfers et pour les paradis, Tolstoï n'a que de la dérision. Imaginer tout un système de pénalités instituées par Dieu, c'est, à son avis, contredire formellement l'un des principes fondamentaux du christianisme. Cette contradiction est particulièrement choquante, si l'on admet, avec l'Église, la divinité de Jésus.

1. *Ma Religion*, p. 144.

2. *De la Vie* (traduction de la comtesse Tolstoï), p. 233.



Comment concevoir, en effet, que Jésus-Dieu ait formulé la loi de pardon, le principe de la non-résistance au mal, et que, d'autre part, Dieu punisse? Et pour ce qui est des paradis, « il ne faut compter sur aucune promesse de récompense... Quand le propriétaire revient des champs avec l'ouvrier, il lui ordonne de le servir. L'ouvrier obéit et ne se vante pas de ses travaux, et ne demande pas de récompense. Car il sait que cela doit être ainsi, que c'est la condition inévitable de son existence et en même temps le vrai bien de la vie<sup>1</sup> ». Sans doute le bonheur accompagne la pratique du bien, mais il ne la récompense pas. Il n'y a pas une succession causale entre la pratique du bien et le bonheur, mais le bonheur est la conscience parfaite du vrai sens de la vie, et cette conscience appartient ici-bas à celui qui conforme sa vie au bien.

Les « sacrements de l'Église et l'efficacité du Saint-Esprit qui s'exerce par eux », — il est bien évident que Tolstoï n'y ajoute pas foi. Le baptême, pour lui, ne consiste qu'à « plonger un enfant dans l'eau, trois fois de suite, avec lecture de paroles incompréhensibles, accompagnées d'actes encore plus incompréhensibles : onctions de différentes parties du corps, coupe de cheveux ; les parrains soufflent et crachent contre le démon imaginaire ». La confession consiste à « raconter ses péchés au prêtre, en supposant que cet aveu à un étranger vous purifie complètement ». Le mariage consiste à « se mettre sur la tête des couronnes en métal, boire une boisson, tourner trois fois autour d'une table avec accompagnement de chants et croire qu'alors l'union charnelle de cet homme et de cette

1. *Ma Religion*, p, 173.



femme deviendra sainte et toute différente des autres <sup>1</sup> ».

Le Saint-Synode est particulièrement offensé du mépris témoigné par Tolstoï à l'égard « du plus grand des sacrements, la sainte eucharistie »; — et dans la sainte eucharistie, en effet, Tolstoï ne voit pas autre chose que le fait de « manger sur une petite cuiller un morceau de pain avec du vin <sup>2</sup> ».

Il est donc parfaitement vrai que Tolstoï considère tous ces sacrements comme des pratiques superstitieuses. La vénération des images et des reliques lui paraît n'être que de l'idolâtrie : ces saints qu'ont multipliés les Églises, le peuple leur attribue une puissance surnaturelle et, avec une clairvoyante naïveté, les appelle « des dieux ».

Mais l'hostilité de Tolstoï à l'égard de l'Église ne provient pas d'une divergence d'opinion sur quelque dogme particulier, d'un désaccord sur une question d'exégèse ou sur l'interprétation d'un mystère; c'est, d'une manière générale, à l'esprit de l'Église qu'il s'en prend. Or, cet esprit de l'Église, il croit pouvoir le définir ainsi : l'acceptation littérale des dogmes secondaires et l'oubli complet de ce qui est l'essence même du christianisme. La Trinité, la mère de Dieu, les sacrements, la grâce, toutes les formules que compose là-dessus « le clergé byzantin » et « qui n'ont plus aucun sens pour les hommes de notre temps », voilà le principal de l'enseignement que donne l'Église russe <sup>3</sup>. Et pour le donner, cet enseignement, elle a recours à tous les procédés. Elle prend l'enfant dès le bas âge et lui inculque ses idées fausses. Elle s'adjoint, d'ailleurs,

1. *Le Salut est en vous* (édition originale, Paris), p. 78.

2. *Id.*, p. 77.

3. *Id.*, p. 76.



pour mieux agir sur le peuple, le secours du gouvernement et de tous ses moyens d'action, insidieux ou brutaux. Le petit enfant qu'on a introduit dans la religion orthodoxe, sans qu'il s'en aperçoive, y est ensuite maintenu par la peur des persécutions. « Le gouvernement soutient le mensonge et le mensonge soutient le pouvoir gouvernemental<sup>1</sup>. » L'influence combinée de l'Église et du gouvernement a pour effet de fausser l'esprit populaire, d'insinuer dans l'opinion publique ce sophisme irréfléchi, mais qui bientôt y prend une force immense, que l'assiduité à certaines pratiques extérieures est le tout de la religion et dispense de vivre bien : « La doctrine de Jésus, d'après les explications de l'Église, n'a d'autre but que d'enseigner ce qu'il faut croire pour réussir, tout en vivant mal, à se sauver dans l'autre vie<sup>2</sup>. » C'est ainsi que l'infâme Matriona, dans *la Puissance des ténèbres*, en train d'assassiner, de la manière la plus odieuse, un nouveau-né, se préoccupe pourtant de le baptiser et cherche une croix à lui mettre au cou. Et c'est encore ainsi qu'il est permis de railler et de bafouer le grand principe évangélique de la non-résistance au mal par la violence, tandis qu'on s'exposerait à la dangereuse indignation des ministres de l'Église en parlant sans respect de l'« idole ridicule que des gens ivres promènent à Moscou, d'une façon sacrilège, sous le nom d'icone Iverskaïa<sup>3</sup> ».

Il y a, si l'on veut, deux choses dans le christianisme : le culte extérieur et le culte du bien. L'Église a si singulièrement fait prédominer le premier sur le

1. *Lettre à un sous-officier*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 129.

2. *Ma Religion*, p. 182.

3. *Le Salut est en vous*, p. 80.



second, — quoique le premier n'ait pas d'importance et que l'autre constitue toute la vie chrétienne, — qu'elle est arrivée à créer entre ces deux cultes une contrariété véritable. C'est au point que le culte extérieur et le culte du bien ne se peuvent plus concilier et en général s'excluent mutuellement<sup>1</sup>... Telle fut l'erreur des Pharisiens, telle est aussi celle de l'Église russe.

Ayant commis la faute de transformer en un culte extérieur la doctrine de Jésus, qui ne tend qu'au perfectionnement intérieur, l'Église orthodoxe ne pouvait, suivant Tolstoï, aboutir qu'à des contradictions. Ces contradictions se ramènent toutes à celle-ci : les mêmes hommes qui se vantent de professer la doctrine du Christ donnent leur adhésion à des actes qui sont en opposition directe avec la doctrine du Christ. Le Christ interdit les représailles violentes, et l'Église s'est associée au gouvernement, qui a tout un code de dures pénalités pour défendre l'ordre de choses établi. Le Christ interdit la propriété individuelle, et l'Église donne son assentiment aux institutions qui garantissent la propriété individuelle. Le Christ a ordonné aux hommes l'amour de tous les hommes, et l'Église n'a pas craint d'encourager la création « d'une armée christophile pour laquelle on implore la protection divine ». La bénédiction religieuse des instruments de meurtre, voilà « l'absurdité suprême à laquelle devait arriver l'Église dans son immense contresens sur la pensée de Jésus ».

L'Église d'une part, et la doctrine évangélique de l'autre, sont deux choses contraires qu'on essaierait

1. *Le Salut est en vous.*



vainement d'accommoder. Entre elles, il faut choisir, car on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Qui-conque communit avec l'Église n'est pas chrétien et le premier acte du chrétien doit être de s'affranchir de l'Église.

C'est ainsi que Tolstoï motive sa rupture définitive avec le culte qu'il a d'abord pratiqué.

\*  
\* \*

Le Saint-Synode a très nettement énuméré, dans le texte de son excommunication, tous les points de dogme par lesquels Tolstoï se sépare de l'Église orthodoxe. Mais il a négligé tout ce qui constitue, en elle-même, la religion de cet hérétique.

Entre Tolstoï et l'Église orthodoxe il devait d'abord y avoir ce malentendu que, au contraire de l'Église, il n'entend pas par religion une doctrine cosmologique. Les dogmes religieux qui ont trait à la création du monde, à son organisation, sont, dans l'enseignement des Églises, quelque chose d'analogue aux hypothèses des savants; et Tolstoï, qui considère la science comme une curiosité malsaine, ne pouvait pas les admettre. Il ne s'agit pas pour lui de savoir comment le monde a surgi du néant : « Ce que je cherchais, dit-il, c'était une réponse aux problèmes de la vie et non pas à une question théologique ». La vie réclame impérieusement une solution. « C'est pour cela que l'Évangile remplace ce que les hommes appellent Dieu, par la *compréhension de la vie*<sup>1</sup> ». C'est pour cela aussi que Tolstoï s'appuie sur l'expérience même ; il lui a fallu se

1. *Les Évangiles*, p. 12, 35.



débattre dans la souffrance et percevoir, avec plus d'intensité que nul autre, l'amertume de la vie mal organisée pour aspirer à l'ordre dans la vie et pour donner un caractère religieux à la formule de cet ordre. La vie est humble et, dans sa complexité même, très simple : très simple aussi doit être la réponse aux questions qu'elle pose.

Ainsi s'explique le caractère positif de la religion de Tolstoï; elle n'est point une révélation mystique, elle n'emprunte pas à la qualité divine du législateur sa valeur absolue. Un homme l'a trouvée et c'est à l'épreuve que son excellence particulière se démontre... Imaginez que vous cherchiez, avec un tas de petits morceaux de marbre, à reconstituer une statue. Vous vous êtes fié d'abord à un dessin erroné, votre œuvre était absurde. Et soudain, en étudiant avec soin quelques-uns des plus grands morceaux, vous avez deviné que l'ensemble était tout autre que vous ne le pensiez; vous avez vu la statue réelle. Et dès lors, tout s'arrange, et chaque petit morceau vient à sa place vraie, et les détails divers se réunissent pour former un tout harmonieux. Il n'y a plus de lacunes, il n'y a plus de saugrenuités, il n'y a plus d'hésitations. Cet arrangement est si évidemment bon qu'il faudrait être fou pour ne point l'adopter<sup>1</sup>.

La vérité de la religion se démontre de la même manière. Ce n'est point une affaire d'exégèse théologique, mais il appartient à chacun de faire sur lui-même et sur sa propre vie cette expérience concluante. Essayez de vivre suivant les principes du monde, ou suivant le catéchisme des Églises, ou suivant les

1. *Ma Religion*, p. 6; *Les Évangiles*, p. 14.